

LES REVISIONS BIBLIQUES CAROLINGIENNES

Caroline CHEVALIER
(Université de Paris IV – Sorbonne)

La Bible est omniprésente dans la civilisation médiévale, aussi bien dans la vie des clercs que dans celle des laïcs. L'étude de la Bible, et du texte transmis, est donc primordiale pour comprendre le Moyen Age, comme le souligne Gilbert Dahan en introduction de son ouvrage intitulé *L'exégèse chrétienne de la Bible en Occident médiéval (XII^e–XIV^e siècle)*. La Bible est vue, entendue, étudiée: "elle propose des références de vie, au moyen de modèles, et procure un langage qui permet l'expression des idées". Le texte de la Bible est donc à la fois un *corpus* reçu qui requiert une attitude objective dans son étude, et un langage qui permet une expression subjective. La Bible comme modèle de vie et comme langage est donc au cœur de la civilisation médiévale. Le texte biblique, texte sacré et faisant autorité, est ainsi soigneusement transmis de génération en génération. L'étude de sa transmission éclaire la manière dont les contemporains reçoivent et conçoivent la Bible, puis l'usage qu'ils font du texte sacré. A cet égard, la Renaissance carolingienne représente une rupture dans l'histoire de la transmission du texte biblique. Une grande attention est alors portée au texte biblique: clercs et laïcs souhaitent lire la Bible dans sa pureté originelle. La Bible est alors copiée, révisée et étudiée. La Renaissance carolingienne voit la Bible s'imposer alors comme le livre d'une société tout entière —elle n'est plus seulement le livre des chrétiens¹—: cette mutation est révélatrice des enjeux idéologiques et politiques qui se dessinent autour du texte biblique, et explique le souci de Charles pour le texte biblique. Après le moment carolingien, la Bible est le constituant principal de la civilisation de l'Occident médiéval, ciment si évident qu'on finit par oublier d'en souligner le rôle.

Les lettrés carolingiens prennent conscience de la nécessité d'établir l'histoire du texte, de disposer d'un texte fiable avant de commencer à en faire l'étude. Remarquable est ainsi l'intérêt porté à la traduction de saint Jérôme. Saint Jérôme est célébré, comme en attestent les nombreuses références à son œuvre de traduction et de transmission du texte biblique dans les manuscrits carolingiens. Alcuin, Théodulf et d'autres lettrés entreprennent des révisions du texte biblique, en se fixant pour but de retrouver le texte établi par Jérôme. La Renaissance carolingienne est décisive dans l'histoire du texte biblique: grâce aux efforts conjugués des souverains et des lettrés carolingiens, et en particulier grâce à l'étonnante postérité des Bibles d'Alcuin, c'est désormais la version hiéronymienne de la Bible qui s'impose en Occident, au détriment des versions vieilles-latines. Les multiples Bibles mêlant vulgate et versions vieilles-latines des livres bibliques tombent peu à peu en désuétude.

Cette rupture dans l'histoire de la Bible est d'autant plus marquée que la Renaissance carolingienne se caractérise avant tout par une profonde réforme religieuse. Certes, les échanges culturels sont intenses entre les différentes régions de l'immense royaume que Charles tente d'unifier, et on peut noter que certaines œuvres de l'Antiquité connaissent un renouveau. Mais ce mouvement de renaissance ne suscite pas l'émergence d'une véritable culture laïque indépendante, constatation liée à trois traits typiques de la Renaissance carolingienne.

¹ Guy LOBRICHON le souligne en particulier dans sa contribution "Le texte des Bibles alcuiniennes", dans Bruno JUDIC et Philippe DEPREUX (éd.), *Alcuin de York à Tours, Ecriture, pouvoir et réseaux dans l'Europe du haut Moyen Age, Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest* 111, n°3 (2004), 210-219.

Tout d'abord, cette Renaissance est contrôlée par le souverain. Elle trouve son origine dans les volontés de Pépin et de Charles, qui accomplit la réforme esquissée par son père. Cette réforme doit permettre aux hommes, sujets du roi, de mieux prier Dieu afin de préparer leur salut. Le roi, placé au sommet de la hiérarchie terrestre et mandataire de Dieu sur terre² a pour tâche de favoriser le salut de ses sujets. La préoccupation de Charles pour la diffusion de la culture biblique est déterminante. Pour l'aider dans cette tâche qui lui est confiée, Charles veut s'appuyer sur un clergé instruit, préparé aux missions qui lui sont propres —les moines se destinent à la prière, alors que les prêtres doivent enseigner aux fidèles la manière de bien prier Dieu—. L'instruction du clergé est fondamentale: Charlemagne encourage alors la création d'écoles, la constitution de bibliothèques, l'essor des *scriptoria* qui copient et diffusent les textes. Charles oriente ainsi le renouveau littéraire, et insiste sur la nécessité de disposer d'un texte biblique exact, condition fondamentale pour que les offices et la prière soient correctement accomplis.

Par conséquent, c'est avant tout la culture biblique et patristique qui connaît un renouveau. On redécouvre les textes des Pères Latins, saint Augustin notamment, alors que l'étude de la Bible acquiert une place prépondérante dans "l'étude des belles lettres", selon l'expression de Charlemagne. Certes, les auteurs carolingiens se réfèrent aussi à des auteurs profanes de l'Antiquité, comme Virgile, Ovide, ou Suétone pour la forme et l'art d'écrire: mais ces références se limitent à des emprunts, parfois gauches, plus qu'elles ne mènent à une véritable assimilation de la culture antique. Ce renouveau de la culture antique est donc adapté aux besoins de la société carolingienne.

Enfin, la Renaissance carolingienne favorise essentiellement l'émergence des églises. Les foyers épiscopaux et monastiques s'affirment comme centres de vie sociale, autour desquels s'organise toute la vie des sujets du souverain carolingien. La réussite de la Renaissance carolingienne se mesure à l'influence gagnée par certaines églises épiscopales et monastiques, qui concentrent écoles, bibliothèques, *scriptoria*. Ces églises relaient le pouvoir du souverain dans tout le royaume, approfondissant les liens entre pouvoirs spirituel et temporel tissés par Charlemagne. A l'intérieur de la société carolingienne, la culture laïque s'efface devant l'affirmation de l'Eglise.

Au cœur de la réforme carolingienne, se trouve donc le souci de Charlemagne pour le texte biblique. De la même manière qu'il veut unifier politiquement les terres conquises, il travaille à unifier la liturgie et le texte biblique en usage dans son royaume. L'Eglise, unie, est un moyen de consolider son pouvoir, et ses préoccupations d'ordre théologique et liturgique sont étroitement liés à ses desseins politiques.

Charlemagne recommande ainsi qu'une édition corrigée du texte biblique soit effectuée. Plusieurs problèmes se posent dans l'appréhension de ces "éditions" carolingiennes du texte biblique. Les entreprises carolingiennes de révision du texte biblique sont évoquées directement dans les sources, parfois célébrées. Mais les sources médiévales restent souvent vagues lorsqu'elles font allusion à une correction, une révision, une recension ou une édition du texte biblique. Pourtant la transmission du texte sacré est pour chaque génération une tâche fondamentale. Comment interpréter ces sources lorsqu'elles évoquent une correction du texte biblique? Comment l'historien doit-il concevoir une entreprise de révision du texte biblique à l'époque carolingienne? Comment Alcuin et Théodulf, par exemple, entendent-ils leur travail de révision du texte biblique?

En répondant à ces questions, je voudrais caractériser de manière synthétique les éditions de la Bible réalisées à l'instigation de Charlemagne, à la fin du VIII^e siècle et lors de la première décennie du IX^e siècle, en insistant sur leurs caractéristiques matérielles et sur le

² Selon l'expression de Louis HALPHEN, *Charlemagne et l'Empire Carolingien*, Paris, 3^e éd, 1995, p. 116.

texte transmis, et ainsi démontrer l'importance de cette courte période dans l'histoire de la transmission du texte biblique.

Brève histoire du texte biblique

L'histoire du texte biblique est déjà longue et compliquée avant que les Carolingiens ne l'infléchissent. Les lettrés carolingiens héritent d'un texte constamment lu, copié et annoté, parfois malmené et corrompu par une transmission désordonnée. Ils tentent justement de mettre de l'ordre dans une tradition multiple: en ce sens, le moment carolingien constitue une période de stabilisation du texte biblique qui voit la version de saint Jérôme, dite vulgate, s'imposer³.

Pour mieux cerner l'influence décisive de ce moment carolingien, on peut retracer très rapidement l'histoire de la transmission du texte de la Bible latine⁴. Les premières traductions latines de la version grecque de la Bible, la Bible des Septante, ont probablement été réalisées en Afrique dès le milieu du II^e siècle, dans des cercles chrétiens. Les manuscrits bibliques confectionnés jusqu'au VIII^e siècle et les citations patristiques sont les principales sources de notre connaissance de ces premières traductions en latin, dites vieilles-latines. La *vetus latina* a été la Bible des Pères de l'Eglise latine, et elle constitue un témoin capital dans l'histoire des Septante, Bible des Pères Grecs. Mais les manuscrits et les citations patristiques révèlent la très grande inconstance de la *vetus latina*. Des révisions sont constamment apportées, à partir du modèle grec d'une part, et sur le latin lui-même d'autre part, pour suivre l'évolution de la langue. Ainsi à partir du texte africain, apparaissent des versions du texte biblique élaborées sur le continent, et en particulier en Italie. Mais tous ces textes vont progressivement s'effacer devant la traduction élaborée par Jérôme.

A Bethléem, à la fin du IV^e siècle, Jérôme entreprend de traduire le psautier en latin à partir du texte des Hexaples d'Origène⁵. Selon cette même méthode, il traduit le livre de Job, le Cantique des Cantiques, l'Ecclésiaste et le livre des Chroniques. On ne sait s'il traduit davantage sur le grec hexaplaire. Puis, à l'aide des traductions grecques littérales de Symmaque et d'Aquila, il reprend la traduction de l'Ancien Testament cette fois à partir de l'hébreu⁶. Il traduit ainsi le psautier, nouvelle version latine dite *iuxta Hebraeos*, puis les Prophètes, les livres des Rois, les livres de Job, des Chroniques, des Proverbes, l'Ecclésiaste,

³ Une édition critique de la vulgate de saint Jérôme a été réalisée par les moines de l'abbaye de San Girolamo à Rome: *Biblia sacra iuxta vulgatam versionem*, Rome, Abbaye de Saint-Jérôme, 18 fascicules, 1926-1994 [Ancien Testament]. Cette édition est désignée dans la suite de cet article comme *editio maior* et sert de référence pour la comparaison entre textes transmis par les manuscrits étudiés.

⁴ Je me fonde sur l'article de Pierre-Maurice BOGAERT qui fait référence en la matière: "La Bible latine, des origines au Moyen Age. Aperçu historique, état des questions", *Revue théologique de Louvain*, 19 (1988), 137-159 et 276-314. D'autres études sont fondamentales pour l'histoire du texte biblique au Moyen Age: Samuel BERGER, *Histoire de la Vulgate pendant les premiers siècles du Moyen Age*, Paris, 1893; Giuseppe CREMASCOLI et Claudio LENOARDI (éd.), *La Bibbia nel Medio Evo*, Bologne, 1996; Guy LOBRICHON et Pierre RICHÉ (éd.), *Le Moyen Age et la Bible*, Paris, 1984; *La bibbia nell'alto Medio Evo*, Settimane di studio del centro italiano di studi sull'alto medioevo 10, Spolète, 1963.

⁵ Origène avait établi une édition en six versions du texte de l'Ancien Testament comprenant le texte hébreu transcrit en caractère grec, puis les traductions grecques des Septante, d'Aquila, de Symmaque, de Theodotion et de deux autres traducteurs inconnus. Aucune copie complète des Hexaples n'a été conservée. Origène utilise les méthodes dont certains philologues alexandrins s'étaient servis pour l'établissement du texte d'Homère, et reprend notamment le système de signes critiques pour marquer les passages de la traduction des Septante qui ne se retrouvent pas dans l'original hébreu, ou les passages qu'il a dû ajouter à celle-ci pour donner une version complète de l'original hébreu.

⁶ Jérôme est contraint de s'appuyer sur le grec pour reprendre la traduction à partir de l'hébreu car sa connaissance de l'hébreu est en fait limitée.

le Cantique des Cantiques et le Pentateuque. Il achève la Bible hébraïque avec Esther, Josué, Juges et Ruth. Et contrevenant à ses déclarations de principe contre l'autorité des parties propres à l'Ancien Testament grec, c'est-à-dire des textes deutérocanoniques⁷, il traduit également Tobie et Judith en s'appuyant sur la *vetus latina*. Dans un premier temps, les traductions de Jérôme ne font qu'ajouter à la variété néfaste qu'elles veulent combattre, et ne mettent pas fin à d'autres essais de révision. De toute façon, Jérôme n'a en aucun cas été l'éditeur d'une Bible complète, et il n'a pas non plus regroupé ses traductions. Les livres laissés de côté par Jérôme sont probablement révisés à partir de l'hébreu par les cercles pélagiens de Rome et Rufin le Syrien. Ces textes sont ensuite considérés comme appartenant à la vulgate, et à ce titre s'imposent avec les versions hiéronymiennes des livres bibliques.

Les traductions de saint Jérôme se diffusent très lentement. En Italie, lieu de première diffusion des traductions hiéronymiennes, les copistes italiens continuent à mêler versions vulgate et vieille latine. Cassiodore, par exemple, au cours du VI^e siècle, utilise une version vieille latine du texte biblique pour rédiger son exposition sur l'Apocalypse.

Mais à la fin du VI^e siècle et au début du VII^e siècle, une évolution se dessine: Grégoire le Grand, vers 600, donne sa préférence à la traduction de Jérôme sur l'hébreu. Le texte hiéronymien, à partir des *scriptoria* italiens, migre ensuite vers l'Espagne, la Gaule ou l'Angleterre. Des résistances existent cependant: ainsi les copistes espagnols ou de la Gaule du Nord-Est conservent-ils un grand nombre de variantes vieilles latines dans leurs éditions bibliques. La vulgate est donc très lente à s'imposer et doit beaucoup aux Carolingiens.

La réforme religieuse carolingienne et le souci de Charlemagne pour le texte biblique

Comme je l'ai souligné en introduction, le souci de Charlemagne pour le texte biblique est un point fondamental pour comprendre l'esprit de la réforme qui accompagne la première Renaissance carolingienne.

La réforme religieuse voulue par Charlemagne est sous-tendue par des préoccupations éminemment politiques. Elle a pour principal dessein d'imposer la liturgie romaine en la substituant aux diverses liturgies en usage dans le royaume franc, et d'unifier ainsi des pratiques divergentes d'une région à l'autre de l'Empire. Les prétentions politiques de Charlemagne apparaissent clairement: d'une part, le christianisme peut constituer un ciment efficace pour consolider et unifier l'Empire. D'autre part, l'édification d'une Eglise stable et puissante est un moyen pour le souverain d'exercer un large contrôle sur la vie de ses sujets, de faire valoir son autorité dans tout le royaume, et ainsi de stabiliser son propre pouvoir. Ces considérations pragmatiques se fondent sur les conceptions politico-religieuses développées dans l'entourage de Pépin puis de Charles. Le roi est considéré comme le mandataire de Dieu auprès de tous les hommes. A ce titre, il doit s'efforcer de favoriser le salut de ses sujets, mais il établit également son autorité sur toute l'Eglise et sa supériorité face au Pape. La supériorité du temporel face au spirituel est défendue par Alcuin, Théodulf et d'autres conseillers.

Cette réforme religieuse est donc nécessaire. Charlemagne, ainsi que ses conseillers, ont conscience que sans un approfondissement du savoir et une amélioration de l'éducation, il ne peut y avoir de réforme: "point de réforme sans connaissance" comme le souligne Guy

⁷ Jérôme définit de manière polémique face aux grecs ce qui appartient au canon biblique. Appartient avant tout au texte biblique *l'Hebraica Veritas*, qui correspond à sa traduction des livres bibliques à partir de l'hébreu, et qui doit constituer une restitution fidèle en latin du texte originel. Mais cela ne signifie pas que les textes et les livres qui n'ont pas été révisés à partir de l'hébreu, ou simplement revus à partir du grec, par Jérôme sont exclus du canon biblique.

Lobrichon⁸. Il met donc d'emblée l'accent sur la diffusion du savoir. Il ordonne qu'un soin particulier soit accordé à l'éducation des clercs, que des bibliothèques se constituent dans tous les monastères et évêchés, et enfin que des *scriptoria* se développent afin de favoriser la transmission des textes bibliques et liturgiques, qui doivent être en outre corrigés⁹. L'article 72 de l'*Admonitio Generalis*, capitulaire édicté à Aix-la-Chapelle le 23 mars 789, énonce ainsi les principes généraux de la réforme, telle que Charlemagne la conçoit: "Aux prêtres... qu'il y ait des écoles de lecture pour les enfants. Corrigez convenablement dans chaque monastère et évêché, les psaumes, la notation musicale, les chants, le comput, la grammaire, et les livres conformes au dogme, parce que souvent, alors que certains veulent prier Dieu convenablement, ils le font mal en se servant de livres non corrigés. Et ne permettez pas que vos jeunes clercs les corrompent en les lisant ou en les transcrivant. Et s'il est nécessaire de transcrire l'Évangile, le psautier et le missel, que les transcrivent des hommes d'âge mûr qui y mettent tout leur zèle"¹⁰.

Dans son *Epistola de litteris colendis*, lettre à Baugulf abbé de Fulda, composée vers 784-785, Charlemagne donne pour instruction au clergé d'encourager l'étude des lettres pour permettre une meilleure compréhension des Écritures, et montre son intérêt pour les sciences: mais là encore, une bonne connaissance des sciences n'est qu'un moyen pour mieux comprendre la parole divine et ainsi avancer sur le chemin du salut.

Enfin c'est dans l'*Epistola Generalis*, lettre circulaire, composée entre 786 et 801, et destinée à introduire dans l'empire l'homéiliaire de Paul Diacre, que l'intention du roi apparaît le plus clairement. Charles y fait part de son souci pour l'Église, répète son intérêt pour les sciences, mais également pour les arts libéraux. Dans cet esprit, il souligne qu'il a déjà fait depuis longtemps corriger l'Ancien Testament et le Nouveau Testament. Il a fait purifier le texte biblique des erreurs textuelles qui corrompaient la Bible du fait des copies nombreuses: "donc puisqu'il est de notre tâche que l'état de nos églises progresse toujours en mieux, nous nous préoccupons d'un soin vigilant de réparer l'atelier des lettres que la négligence de nos ancêtres a presque effacé. Et à notre exemple, nous invitons aussi tous ceux qui dépendent de nous à se livrer à l'étude des arts libéraux; c'est ainsi qu'avec l'aide universelle de Dieu, nous-mêmes avons fait corriger rigoureusement tous les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament, corrompus par l'impéritie des éditeurs"¹¹.

Charlemagne encourage l'érudition. Il incite ses savants à établir une édition corrigée de la Bible épurée des principales fautes d'orthographe et de syntaxe et à composer des livres liturgiques destinés à servir de référence. Mais la lecture de l'*Admonitio Generalis*, de l'*Epistola de litteris colendis* et de l'*Epistola Generalis* doit rester prudente¹²: Charlemagne

⁸ Guy Lobrichon cite à cet égard la lettre 174 d'Alcuin à Charles, datée de mai 799, dans son article "Le texte des Bibles alcuiniennes", cité note 1.

⁹ Sur la réforme carolingienne et la Bible, deux études en particulier de Bonifatius FISCHER sont importantes: "Bibelausgaben des frühen Mittelalters", dans *La bibbia nell'alto Medio Evo*, pp. 519-600; "Bibeltext und Bibelreform unter Karl dem Grossen", dans Wolfgang BRAUNFELS (éd.), *Karl der Grosse. Lebenswerk und Nachleben*, Düsseldorf, 1965-1968, vol. 2, pp. 156-216.

¹⁰ "Sacerdotibus... Et ut scholae legentium puerorum fiant. psalmos, notas, cantus, compotum, grammaticam per singula monasteria vel episcopia et libros catholicos bene emendate; quia saepe, dum bene aliqui Deum rogare cupiunt, sed per inemendatos libros male rogant. Et pueros vestros non sinite eos vel legendo vel scribendo corrumpere; et si opus est evangelium, psalterium et missale scribere, perfectae aetatis homines scribant cum omni diligentia" (*Admonitio Generalis*, 23 mars 789, MGH, *Legum Sectio II*, t. 1, Hanovre, 1881, p. 60, n° 22).

¹¹ "... igitur quiae curae nobis est, ut nostrarum ecclesiarum ad meliora semper proficiat status, obliteratam pene maiorum nostrorum desidia reparare vigilantissimo studio litterarum satagimus officinam, et ad pernoscenda studia liberalium artium nostro etiam quos possumus invitamus exemplo inter quae iam pridem universos veteris ac novi instrumenti libros, librorum imperitia depravatos, deo nos in omnibus adiuvante, examussum correximus..." (*Epistola generalis*, MGH Capit. I, Hanovre, 1883, p. 80, l. 25-30).

¹² FISCHER, "Bibelausgaben des frühen Mittelalters", cité note 9.

n'a pas ordonné ou commandé expressément une édition de la Bible. Les textes donnent plutôt l'image d'un souverain soucieux des choses pratiques, qui estime qu'une Eglise ordonnée est nécessaire à la cohésion de son empire. Cette Eglise doit servir Dieu avec efficacité, et favoriser une juste compréhension des choses divines. Dans tous ces textes, Charlemagne exprime son grand dessein qui est d'établir un texte biblique correct, purifié des fautes les plus graves dues à l'ignorance ou à la négligence des copistes successifs, afin que les offices soient célébrés correctement, et que chacun puisse saisir la parole de Dieu. Cette tâche présuppose que les clercs lisent, écrivent et parlent un latin correct, d'où la nécessité de créer des écoles. Et le texte biblique doit être purifié, car celui-ci perpétue la parole de Dieu, et est indispensable à la méditation des Ecritures et à la *lectio divina* par lesquelles s'opère l'élévation des âmes.

Il faut toutefois encore éclaircir ce que Charlemagne entend par les termes d'*emendare* ou *corriger* utilisés dans ses décrets lorsqu'il évoque le texte sacré. Pour cela, l'examen des manuscrits conservés est le meilleur moyen d'apporter une réponse fiable.

En suivant Bonifatius Fischer¹³, on peut avancer une supposition. Dans les décrets de Charlemagne ou dans les lettres d'Alcuin reviennent toujours les termes de *emendare*, *emendatio* ou *corriger*. *Corriger* signifie corriger un texte mais de manière assez légère (fautes de copies, d'orthographe, de syntaxe). *Emendare* ou *emendatio* sont les termes les plus fréquemment utilisés. *Emendatio* est un terme ambigu, qui recouvre des réalités très différentes. D'abord ce mot peut évoquer la correction des confusions et des fautes; mais il peut signifier aussi la dernière relecture et donc l'amélioration par un auteur de son texte avant publication, ce qui mène à un dernier sens évoqué par Saint Jérôme dans sa préface au *Psalterium Gallicanum*: Jérôme évoque une révision et une nouvelle recension du texte. Le troisième sens évoqué est donc le plus fort, et implique une correction très complète, ce qui équivaut à une révision dans notre vocabulaire actuel.

Qu'entendent alors Charles et Alcuin lorsqu'ils emploient ce terme? Il s'agit probablement de la correction simple des fautes. Pour Alcuin, il apparaît clairement dans le long prologue en vers composé pour une de ses Bibles qu'il s'agit de vérifier la correction du texte et de la ponctuation, afin que le lecteur lise correctement lors des offices et que l'auditeur le comprenne bien.

Il ne faut donc pas aller trop loin: il n'existe pas chez Charlemagne de volonté de faire réaliser une édition "critique" de la Bible, selon notre terme actuel, ou de faire étudier les variantes du texte biblique. Il s'agit bien plus de rétablir une orthographe, une syntaxe et une graphie correctes. C'est précisément cette préoccupation de rétablissement de l'orthographe et de la syntaxe qui anime Alcuin lorsqu'il entreprend ses révisions bibliques.

Les premières révisions carolingiennes du texte biblique

Diverses entreprises carolingiennes de révision de la Bible nous sont connues¹⁴. Charlemagne stimule toutes les initiatives de correction du texte biblique sans charger expressément un lettré de son entourage de cette tâche. Au contraire, l'*Epistola Generalis*, composée entre 786 et 801, citée ci-dessus, montre bien que différentes entreprises de correction du texte biblique sont menées, et ce depuis un certain temps¹⁵, bien avant 801. Charlemagne a connaissance de ces entreprises et les encourage. Or, comme le souligne

¹³ FISCHER, *ibidem*; "Bibeltext und Bibelreform unter Karl dem Grossen", cités note 9.

¹⁴ FISCHER, "Bibelausgaben des frühen Mittelalters"; Laura LIGHT, "Versions et révisions du texte biblique", dans LOBRICHON et RICHE (éd.), *op. cit.*.

¹⁵ Cf. citation note 11: le souverain emploie le terme de *iampridem*.

Bonifatius Fischer, d'après les manuscrits conservés, et d'après la date supposée de la lettre, il est impossible qu'il s'agisse ici de la Bible d'Alcuin, ni de celle de Théodulf¹⁶. Ces deux initiatives de proches conseillers du souverain, si elles demeurent les plus connues, ne sont donc pas isolées.

La Bible élaborée par Maudramne, abbé de Corbie de 772 à 781, représente l'une des premières tentatives carolingiennes visant à obtenir un meilleur texte de la Bible. Cinq volumes de cette Bible, originellement en douze volumes, nous sont parvenus¹⁷. Le texte de la Bible de Maudramne est selon Bonifatius Fischer assez étroitement lié à la famille des manuscrits italiens de la vulgate, et est apparenté à la recension alcuinienne du texte biblique. Le texte est correct dans son orthographe, et fait remarquable, est le premier exemple connu et daté de l'utilisation de la minuscule caroline. L'étude de ce manuscrit permet à Philippe Lauer d'avancer la thèse selon laquelle la minuscule caroline se serait développée à Corbie¹⁸. Le problème du foyer de développement de l'écriture caroline n'est pas tant ce qui retient notre attention ici, mais il est intéressant de noter cette innovation de la Bible de Maudramne dans la mesure où elle représente un pas essentiel dans les perfectionnements de l'écriture, si importants pour l'influence ultérieure des Bibles carolingiennes.

Ensuite, l'ensemble de manuscrits, connu sous le nom de "groupe d'Ada", constitué de luxueux ouvrages —sept manuscrits des Évangiles et un psautier— a été produit peut-être à Aix-la-Chapelle entre 781 environ et 814. Mais on ne sait pas si ces manuscrits résultent d'une révision du texte biblique qui aurait été effectuée à Aix. Comme la Bible de Maudramne, ils semblent parents du texte d'Alcuin. Le texte du psautier correspond à la version gallicane¹⁹, c'est aussi la version que retient Alcuin pour ses Bibles.

La Bible de Maudramne et les manuscrits du groupe d'Ada sont importants, car ils prouvent que circule alors un texte parent de la version alcuinienne de la Bible.

Enfin, il faut encore citer ici la Bible d'Angilram, évêque de Metz, mort en 791, car elle est remarquable par son format. Cette Bible réalisée sous la direction de l'évêque de Metz est la première Bible carolingienne, complète, réalisée en un seul volume, alors qu'on a souvent tendance à attribuer aux seuls Alcuin et Théodulf le mérite d'avoir fait réaliser des Bibles en un seul volume, plus pratiques à utiliser. Le manuscrit d'Angilram²⁰, dont il ne subsiste que la deuxième partie, mesure 46 cm sur 33, et le texte est écrit sur deux colonnes de quarante lignes chacune, ce qui rappelle la disposition des Bibles de Théodulf. Avant le IX^e siècle, des pandectes bibliques, ou recueils complets, en un seul volume ont déjà été confectionnés: Cassiodore donne ainsi la description du *Codex Grandior* dans ses *Institutiones*, et l'abbé Ceolfrid du monastère de Wearmouth-Jarrow en Northumbrie fait réaliser le célèbre *Codex Amiatinus*²¹, entre 689 et 716, à l'imitation du *Codex Grandior* de Cassiodore. Bonifatius Fischer rejette l'affirmation de Samuel Berger selon laquelle le texte de la Bible de Metz serait un mélange d'influences irlandaises et wisigothiques, et ajoute que

¹⁶ Alcuin se consacre pleinement à son travail de révision sur le texte biblique au cours des années 800-801 d'après sa correspondance. Le premier manuscrit biblique corrigé est terminé dans son *scriptorium* de Tours probablement à la fin de l'année 800. Quant à Théodulf, il débute ses corrections sur le texte biblique alors qu'il est déjà évêque d'Orléans, c'est-à-dire au plus tôt en 798.

¹⁷ Le manuscrit de la Bible de Corbie est conservé à Amiens (BM Amiens, 6, 7, 9, 11 et 12).

¹⁸ Philippe LAUER, "La réforme carolingienne de l'écriture latine et l'école calligraphique de Corbie", dans *Mémoires présentés par divers savants à l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, t. XIII (1933), 417-440. Étude citée par Jacques STIENNON, dans *Paléographie du Moyen Âge*, Paris, 2^e éd., 1991.

¹⁹ La version dite "gallicane" du psautier correspond au texte des Psaumes que Jérôme a révisé à partir de la version hexaplaire d'Origène. La deuxième version, *iuxta hebraeos*, du psautier donné par Jérôme à partir de l'hébreu est également en usage. C'est la version retenue par Théodulf pour ses Bibles.

²⁰ La Bible d'Angilram est conservée à Metz (BM 7).

²¹ Aujourd'hui conservé à Florence, Bibl. Medicea Laurenziana, Cod. Am. 1.

le texte de Metz ne semble pas apparenté à celui d'Alcuin, même s'il a été corrigé selon lui par la suite. Le texte de Metz pourrait représenter celui qui était alors en vigueur dans le Nord de la France²².

Les entreprises d'Alcuin et de Théodulf ne sont donc pas isolées à la fin du VIII^e ou au début du IX^e siècle: au contraire elles s'inscrivent dans un vaste mouvement de correction et de révision du texte biblique. Pierre Riché souligne que moines et frères rivalisent alors d'ardeur pour corriger les manuscrits bibliques qu'ils possèdent dans leurs bibliothèques²³, et relève ce vers d'un poète de cour: "Charles a mis autant d'ardeur à supprimer les incorrections des textes qu'à vaincre ses ennemis sur le champ de bataille"²⁴. Cette citation montre à quel point la correction du texte sacré était essentielle parmi les préoccupations du souverain.

La recension d'Alcuin

La plus célèbre des recensions carolingiennes est incontestablement celle d'Alcuin. La recension alcuinienne du texte biblique a connu une étonnante postérité; son influence est due très largement à la prééminence du *scriptorium* de Tours après la mort d'Alcuin, à l'adoption de la minuscule caroline et à l'aspect extérieur des Bibles qui y étaient copiées, et peut-être, à la grande renommée d'érudit qu'Alcuin a acquise, pour ses contemporains, comme pour les historiens.

D'origine anglo-saxonne, Alcuin est un très proche conseiller de Charlemagne. Il multiplie les missions pour Charlemagne, accumule les charges abbatiales (Ferrières, Saint Loup de Troyes, Flavigny, Saint Josse sur mer), et enfin il devient abbé de Saint-Martin-de-Tours à partir de 796, où il réside jusqu'à sa mort en 804. Ses liens avec l'Angleterre n'ont jamais été rompus malgré ses nombreuses responsabilités dans l'Empire carolingien: il y conserve des correspondants, et en fait venir des moines et des manuscrits. Son rôle dans la mise en œuvre de la réforme carolingienne —il inspire de nombreuses décisions royales— est décisif. Ses nombreuses lettres conservées constituent un excellent témoignage pour éclairer la politique carolingienne.

Selon Bonifatius Fischer, Alcuin fait probablement réaliser six manuscrits bibliques en dirigeant lui-même la tâche au *scriptorium* de Tours entre 799 et 804²⁵. Ces bornes chronologiques peuvent être délimitées grâce à l'étude de la correspondance d'Alcuin, qui fournit des renseignements sur son travail²⁶. Selon les analyses de B. Fischer, Alcuin aurait terminé la correction et supervisé la réalisation d'un premier pandecte biblique au plus tard au cours de l'année 800. Ensuite, pour la fête de Noël 801, Alcuin offre à l'Empereur, alors à Aix-la-Chapelle, par l'intermédiaire de son disciple Frédegise, une édition complète de la Bible, accompagnée d'une lettre de dédicace à Charles. La lettre d'instructions à l'intention

²² FISCHER, "Bibelausgaben des frühen Mittelalters".

²³ Pierre RICHÉ, Instruments de travail et méthodes de l'exégète à l'époque carolingienne", dans LOBRICHON et RICHÉ (éd.), *op. cit.*, p. 151.

²⁴ MGH, *Poetae latini*, I, *Versus libris saeculi octavi adiecti* n° 2, p. 89: "Qui sternit per bella truces fortissimus heros / Rex Carolus [...] / Non passus sentes mendarum serpere libris / En, bene correxit studio sublimis in omni".

²⁵ Six Bibles semblent avoir été réalisées directement sous l'égide Alcuin: cf. G. DAHAN, *L'exégèse chrétienne de la Bible en Occident médiéval*, Paris, 1999, p. 165. Il s'agirait du manuscrit 75 conservé à Saint Gall, de fragments conservés à Paris: BnF lat. 260 (Evangiles), BnF lat. 17 227 (Evangiles); de fragments conservés à Londres, BL Harl. 2790 (Evangiles) et 2793 (psaumes) et du manuscrit de Monza, G.1.

²⁶ Bonifatius FISCHER, "Die Alkuin-Bibel", dans *Lateinische Bibelhandschriften im frühen Mittelalter*, Fribourg, 1985, pp. 202-403.

de Frédegise nous est parvenue²⁷. Ces deux lettres montrent qu'Alcuin a dû consacrer beaucoup de temps au cours des années 800 et 801 à la correction du texte biblique.

Ces pandectes bibliques sont produits dans le *scriptorium* de Saint-Martin-de-Tours²⁸. Les six Bibles conservées et datées de l'abbatit d'Alcuin sont de qualité modeste. Ces premières Bibles de Tours sont d'une facture très inférieure aux Bibles de Théodulf et aux évangéliaires produits à l'école palatiale à la même époque. Mais avec celles-ci se met définitivement en place l'aspect extérieur des Bibles de Tours, fixé probablement directement selon la volonté d'Alcuin. Ces Bibles sont réalisées en un seul volume, qui compte entre 420 et 450 pages selon l'exemplaire, de grand format: 47-54 x 35-39 cm. L'espace où l'on écrit est plus réduit: 37-38 x 26-27 cm. Le texte est disposé en deux colonnes, qui comptent 52 lignes chacune. L'écriture utilisée est la minuscule caroline. Cet aspect extérieur reste constant pour toute la première moitié du IX^e siècle.

On peut distinguer trois périodes distinctes dans la production de Bibles par le *scriptorium* de Saint-Martin de Tours dans la première moitié du IX^e siècle. En tout, trente-cinq Bibles datant de ces trois périodes et originaires de Tours, sont conservées et témoignent de l'entreprise alcuinienne²⁹. Elles transmettent le texte établi par Alcuin.

L'abbatit d'Alcuin constitue donc la première période. Six Bibles de cette période, déjà citées, nous sont parvenues.

La deuxième période correspond à l'abbatit de Frédegise (807-834), disciple d'Alcuin. Frédegise et ses successeurs font de ces gros volumes bibliques de véritables œuvres d'art. Un bon exemple des manuscrits de cette deuxième période est donnée par la Bible de Grandval. La taille de l'écriture varie, afin que le lecteur puisse différencier aisément les parties du texte. Les paragraphes sont hiérarchisés à l'aide de majuscules de tailles différentes. Tout répond à des règles très précises, afin d'adapter peut-être le texte à des lectures publiques dans les églises, lors des offices.

Enfin, au cours d'une troisième période, lors des abbatiats du comte Adalhard (834-843), et du comte Vivien (843-851), les manuscrits s'enrichissent d'ornements et d'enluminures. De nombreux moyens graphiques sont utilisés pour matérialiser les divisions en groupes de livres bibliques. L'ornementation des Bibles se développe, et des enluminures exécutées sur des pages complètes sont introduites dans les manuscrits. Avec la réalisation de la Bible de Vivien offerte à Charles le Chauve début 846, et l'évangélaire de Lothaire réalisé vers 849-851, le *scriptorium* de Saint-Martin-de-Tours a atteint un apogée technique et artistique, et ce *scriptorium* joue un rôle primordial dans l'Empire.

²⁷ Lettre 241 et lettre 262, MGH, *Epistolae* IV.

²⁸ Le *scriptorium* d'Alcuin a été étudié par E. Kennard RAND, "A Survey of the manuscripts of Tours", *Studies in the Script of Tours* I, volume I: Text, volume II: Plates, Cambridge Mass., 1929, et par Wilhelm KOEHLER, *Die Schule von Tours, 1. Teil: die Ornamentik, Die karolingische Miniaturen, I. Band*, Berlin 1930 (réimpr., Berlin, 1963), 2. Teil: die Bilder, *Die karolingische Miniaturen, I. Band*, Berlin 1933 (réimpr., Berlin, 1963). B. Fischer pense que les désaccords entre Rand et Köhler doivent être tranchés en faveur des conclusions de Köhler.

²⁹ Parmi ces 35 manuscrits, 11 bibles sont complètes, 6 incomplètes et 18 autres ne livrent que des fragments selon les chiffres donnés par Guy Lobrichon dans son article cité note 1. Ces Bibles alcuiniennes sont désignées par le sigle Φ par les spécialistes. Les moines de l'abbaye de San Girolamo utilisent cinq manuscrits de la famille alcuinienne pour l'établissement de l'*editio maior*, dont certains ont été copiés plus tardivement et pas forcément à Tours: Φ^R désigne la Bible du comte Rorigon, gendre de Charlemagne, manuscrit exceptionnel conservé à Paris, BnF, lat. 3; Φ^Z désigne une Bible conservée à Zurich, C.1; Φ^G désigne la Bible de Moutier-Grandval, conservée à Londres, Add. 24 142; Φ^V désigne une Bible conservée à Rome à la bibliothèque Valicelliana, B.6; Φ^P désigne la Bible de Saint Paul Hors les Murs.

Parmi les Bibles du *scriptorium* de Tours, il faut également citer la superbe Bible de Vivien destinée à Charles le Chauve, et richement enluminée, Paris, BnF, lat. 1.

Par la suite, les pillages normands (en 853, 872, et en 903) mettent fin à la riche production du *scriptorium* de Saint-Martin-de-Tours dont l'activité ne reprend que dans la deuxième moitié du X^e siècle, mais dans la pauvreté.

Peut-on à présent décrire plus précisément le travail d'Alcuin? Que veut-il dire lorsqu'il rapporte, dans sa correspondance, être occupé *in emendatione veteris novique testamenti*? Comment Alcuin élabore-t-il le texte de ses Bibles? De quel texte part-il? On peut préciser ici rapidement quelques points, intéressants à titre de comparaison avec le travail de Théodulf.

Il s'avère, contrairement à ce qu'avancent certains historiens, qu'Alcuin utilise sans discernement les manuscrits existant dans le Nord de la France à son époque. Cette conclusion semble être grossièrement valable, mais il faut examiner séparément les livres bibliques, pour déterminer pour chacun quels sont leurs ancêtres. Ainsi, dans les livres sapientiaux de la Bible d'Alcuin l'influence des manuscrits espagnols est-elle importante³⁰. Peut-être utilise-t-il également une Bible northumbrienne, car on sait qu'il fait venir des manuscrits de Northumbrie en 797, mais rien ne permet de l'affirmer avec netteté.

Les intérêts d'Alcuin diffèrent de ceux d'un spécialiste moderne de la critique biblique. Sa tâche ne s'est pas résumée pour autant à recopier la Bible en un seul volume. Son rôle a été crucial en ce sens qu'il a choisi de ne pas utiliser la *Vetus Latina*, et de privilégier le texte de saint Jérôme. Son choix du psautier gallican a eu de grandes conséquences pour l'histoire ultérieure de la vulgate. Au-delà de cette décision de privilégier la vulgate, son texte biblique résulte d'une émendation médiévale classique, c'est-à-dire de la rectification de la grammaire, de la suppression des erreurs et des barbarismes des scribes, et de la correction de l'orthographe. Enfin, il met les livres bibliques en ordre: le canon biblique qu'il adopte se perpétue ensuite. Malgré quelques légères révisions apportées par les successeurs d'Alcuin, son texte, dans l'ensemble, demeure inchangé.

Comme le souligne Gilbert Dahan, les insuffisances du travail d'Alcuin sont ensuite régulièrement pointées au cours du Moyen Âge³¹: les méthodes mises en œuvre par l'abbé de Saint Martin de Tours semblent approximatives, il n'a pas déterminé de système rigoureux dans ses émendations, et dans le choix des manuscrits qui servent de fondement à sa recension biblique. Au contraire, Alcuin semble simplement utiliser les textes qui lui sont les plus facilement accessibles. Le texte des Bibles de la famille alcuinienne est aisément identifiable par le bais de leçons communes. Non dénué d'erreurs et d'interpolations, il contribue à les perpétuer et celles-ci se retrouvent ainsi dans l'édition clémentine de la fin du XVI^e siècle. Mais Alcuin, grâce à l'immense diffusion de ses Bibles, permet à la vulgate de s'imposer en Occident.

Comment expliquer l'immense postérité du texte d'Alcuin? L'influence qu'a acquise la Bible alcuinienne tient largement à l'importance de Saint-Martin de Tours comme centre de production de manuscrits. Les conditions matérielles réunies à Tours ont permis la production de nombreux manuscrits bibliques, et donc ensuite leur large diffusion. L'abbaye disposait de revenus considérables: pour chaque Bible, il fallait disposer d'un élevage de plus de 210 moutons pour pourvoir aux quantités de parchemin nécessaire. En calculant prudemment, d'après les exemplaires conservés, que le *scriptorium* de Tours produisait deux Bibles par an, sans compter les évangélistes et autres manuscrits, on peut estimer la taille du cheptel de Tours, et de là les possessions de l'abbaye en évaluant les espaces nécessaires à l'entretien d'un immense cheptel³²: l'importante production du *scriptorium* de Saint-Martin pendant la première moitié du IX^e siècle est donc rendue possible par l'opulence de l'abbaye. Plus donc

³⁰ FISCHER, "Bibeltext und Bibelreform unter Karl dem Grossen".

³¹ DAHAN, *op. cit.*, pp. 166-167.

³² FISCHER, "Die Alkuin-Bibel".

que la qualité “scientifique” du texte des Bibles de Saint-Martin, ce sont probablement les conditions matérielles réunies autour du *scriptorium* de Tours, l’aspect extérieur des Bibles et l’utilisation de la minuscule caroline, et la renommée dont disposait alors Alcuin qui expliquent la très large diffusion du texte alcuinien.

Les circonstances matérielles constituent un élément primordial pour expliquer l’étonnante postérité du texte d’Alcuin et sa contribution au succès de la traduction de Jérôme. Les conditions de la diffusion de la bible alcuinienne devraient cependant être étudiées de manière plus précise, car au-delà, subsiste un autre problème important: comment expliquer que la révision hiéronymienne du texte biblique ne s’impose qu’avec la Bible d’Alcuin, à partir de la réforme carolingienne, alors que d’autres tentatives de révision et surtout d’édition de la vulgate avaient eu lieu auparavant? Toutes ces questions sont liées, et demeurent à explorer.

La révision de Théodulf

La révision du texte biblique de Théodulf est en revanche plus “scientifique” selon nos critères actuels que celle d’Alcuin. Elle est pourtant loin d’avoir connu une postérité aussi considérable. Les préoccupations de Théodulf sont d’un autre ordre, plus ambitieuses, et dépassent largement les prescriptions de Charlemagne: l’évêque d’Orléans réalise un travail de critique textuel important.

D’origine wisigothique, Théodulf est, comme Alcuin, un proche conseiller de Charlemagne. Pour le récompenser de ses services et de sa loyauté, Charles confie à Théodulf l’évêché d’Orléans probablement au cours de l’année 798. Théodulf est également abbé de Fleury et d’autres abbayes orléanaises qu’il refonde ou réforme, en appliquant ainsi les principes de la réforme voulue par Charles. Malgré ses responsabilités nombreuses, Théodulf ne cesse d’écrire et travaille constamment, à partir de 798 certainement, sur le texte biblique. Son travail est interrompu par sa déposition et son exil en 818³³.

L’intérêt de Théodulf pour le texte de la Bible apparaît clairement dans le capitulaire *De Imaginibus*, connu sous le titre des *Libri Carolini*, rédigé lors de la controverse sur les images, en réponse aux actes du concile de Nicée (787). La rédaction de ce capitulaire, à laquelle Théodulf prend une part très active au début de la décennie de 790³⁴, nourrit la réflexion autour du texte biblique à la cour de Charlemagne. Ainsi Charlemagne et son entourage, et Théodulf en particulier, prennent-ils conscience de la nécessité de disposer d’un texte biblique fiable, corrigé, et critiquement exact afin de pouvoir mener une controverse théologique, et répondre de manière fondée aux arguments avancés par les Byzantins. Pour cela, il faut définir ce qui appartient au canon biblique et ce qui n’en fait pas partie. Appartient avant tout au texte biblique l’*Hebraica Veritas*, c’est-à-dire la traduction hiéronymienne des livres bibliques à partir de l’hébreu. Cela ne signifie cependant pas que les textes et les livres qui n’ont pas été révisés à partir de l’hébreu par Jérôme, ou simplement revus à partir du grec, sont exclus du canon biblique. A l’époque carolingienne, aucune distinction n’était établie et on considérait déjà l’ensemble de la Vulgate comme l’œuvre de Jérôme.

³³ Les circonstances de sa déposition et de son exil, à la suite de la révolte de Bernard d’Italie contre Louis le Pieux, restent obscures.

³⁴ D’après les travaux d’Ann Freeman, Théodulf est peut-être l’unique auteur des *Libri Carolini* —on peut voir à ce sujet, l’introduction à son édition des *Libri Carolini (Opus caroli regis contra synodum)*, MGH, *Concilia* II, suppl. 1, Hanovre, 1998— ; mais on peut aussi supposer une rédaction collégiale de ce capitulaire. En tout cas, Théodulf a largement participé à la réflexion suscitée à la cour par les décisions du concile de Nicée de 787, et à l’élaboration de la réponse carolingienne.

Théodulf travaille sur le texte biblique en même temps qu'Alcuin, entre 798 et 818 et réalise un travail très ambitieux: il est le seul, à son époque, à corriger le texte sacré dans le sens d'une émendation historico-critique. L'évêque d'Orléans cherche à diffuser la meilleure version transmise du texte biblique, en comparant les manuscrits et les différentes leçons qu'il peut recenser. Dom Fischer montre que sa méthode de travail s'appuie sur une connaissance des différentes versions de la vulgate, sur une intelligence des variantes: un effort constant est développé pour établir une véritable révision du texte biblique —ce qu'Alcuin n'a jamais tenté—. Dom Fischer souligne à juste titre l'audace de Théodulf qui ose critiquer le texte biblique transmis, afin de revenir au plus près du texte hébreu. L'évêque d'Orléans ne cherche pas à établir une nouvelle traduction biblique —il n'en avait pas les moyens, ne lisant ni le grec ni l'hébreu— mais à recenser les variantes, et à tenter de sélectionner la meilleure. L'influence des Bibles de Théodulf a cependant, et paradoxalement, été bien moindre que celle des Bibles d'Alcuin.

Six Bibles de Théodulf nous sont parvenues³⁵. Ces Bibles, qui sont de remarquables réalisations calligraphiques et artistiques, se révèlent d'un grand intérêt pour retracer l'histoire du texte biblique car elles portent les traces du travail de révision effectué par Théodulf. Ces manuscrits transmettent des leçons diverses, et comportent d'abondantes gloses marginales, organisées selon un système d'abréviations et de renvois, afin de recenser les différentes leçons. Cet apparatus critique permet de tenter de cerner le cheminement de Théodulf. La tâche est cependant ardue car parmi les six manuscrits aucun n'offre un état définitif du texte: chaque Bible correspond à un état de la pensée de Théodulf au fur et à mesure de ses lectures et de ses travaux³⁶.

Ces Bibles sont très proches aux points de vue paléographique et codicologique. Leur format est relativement réduit de manière à être facilement consultable: ainsi ces volumes sont-ils de taille plus modeste que les Bibles alcuiniennes³⁷. L'écriture employée est une minuscule caroline, très fine et d'une grande précocité, qui s'explique peut-être par l'influence de la minuscule wisigothique. Le texte est disposé selon deux ou trois colonnes; progressivement, la mise en page est améliorée, et atteint un apogée avec les manuscrits luxueux du Puy et d'Orléans. Les autres Bibles, et en particulier celle de Saint-Germain, sont de facture beaucoup plus modeste³⁸. Enfin, on relève dans les six manuscrits des particularités orthographiques dénotant des habitudes wisigothiques. Cette dernière remarque montre que Théodulf avait conservé de nombreux liens avec sa région d'origine, que ce soit l'Espagne ou la Septimanie: on utilisait des manuscrits d'origine espagnole dans son *scriptorium*, et les

³⁵ Cinq Bibles de Théodulf ont été utilisées pour l'établissement de l'*editio maior* de la Vulgate par les moines de l'abbaye Saint-Jérôme de Rome: *Biblia sacra iuxta vulgatam versionem*, abbaye de Saint-Jérôme, Rome, 18 fascicules, 1926-1994 [Ancien Testament]. La famille des Bibles de Théodulf est notée de manière générique avec la lettre Θ dans l'apparat critique. L'apparat critique distingue ainsi chaque Bible: le sigle Θ^S correspond au manuscrit Stuttgart, Württembergische Landesbibliothek HB II 16; Θ^H désigne la Bible provenant de Saint-Hubert (Londres, London British Museum Add. 24 142); Θ^A est le manuscrit de la cathédrale du Puy, toujours conservé au Puy; Θ^M est la Bible provenant de la cathédrale d'Orléans (Paris, BN lat. 9380) et Θ^G correspond à la Bible de Saint-Germain (Paris, BN lat. 11937). Les fragments de la Bible de Carcassonne, conservés à Copenhague, n'ont pas été utilisés pour cette édition. Seules les Bibles du Puy et d'Orléans sont complètes.

Six manuscrits sont conservés, mais on peut supposer que d'autres Bibles ont été produites entre 798 et 818 dans le *scriptorium* de Théodulf. Au moins trois autres Bibles sont ainsi confectionnées, leur existence étant attestée par l'intermédiaire d'autres manuscrits qui nous sont parvenus.

³⁶ FISCHER, "Bibeltext und Bibelreform...", p. 177.

³⁷ Le manuscrit de la Bible de Saint-Germain (Paris, BnF, lat. 11937), incomplet, se compose, par exemple de 179 feuillets de parchemin, qui mesurent 280 millimètres sur 220. Le texte est disposé selon deux colonnes, comptant soixante lignes chacune.

³⁸ Cf. FISCHER, "Bibeltext und Bibelreform..." et Bernhard BISCHOFF, "Wendepunkte in der Geschichte der lateinischen Exegese im Frühmittelalter", réédité dans *Mittelalterliche Studien*, Stuttgart, 1966, t. I, pp. 205-273.

copistes qui y oeuvraient étaient probablement eux-mêmes d'origine wisigothique, arrivant de Septimanie ou d'Espagne³⁹.

Le texte biblique transmis par les six manuscrits bibliques issus du *scriptorium* de l'évêque d'Orléans est celui de la vulgate, à l'exception du livre de Baruch qui est donné dans une version vieille-latine⁴⁰. Comme Alcuin, Théodulf privilégie toujours la traduction de saint Jérôme, au détriment des versions vieilles-latines. En outre, Théodulf cherche à corriger le texte transmis de la vulgate à partir de l'hébreu⁴¹.

L'étude d'un échantillon du texte transmis par la Bible de Saint-Germain⁴² et de ses gloses marginales permet de caractériser plus précisément le texte transmis par Théodulf. Tout d'abord, le texte de Théodulf, transmis par la Bible de Saint-Germain est plus proche de la traduction de saint Jérôme (donc du texte de *l'editio maior* de la Vulgate) que du texte transmis par une Bible appartenant à la famille alcuinienne. Le but que s'était fixé Théodulf —retrouver et restituer la traduction de saint Jérôme à partir de l'hébreu— semble atteint. La révision biblique de l'évêque d'Orléans semble donc plus "scientifique" selon nos critères actuels, et s'apparente davantage à une édition critique moderne que la révision entreprise par Alcuin. Mais Alcuin avait d'emblée limité son entreprise en privilégiant les corrections orthographiques et syntaxiques, sans s'attaquer aux questions de critique textuelle. Cette réussite de Théodulf est à relier à sa méthode de travail: à la différence d'Alcuin, il utilise un grand nombre de manuscrits, ce qui lui permet d'identifier les lieux variants, et de réfléchir aux passages qui posent problème.

Ensuite, la confrontation des différentes variantes relevées permet d'étudier l'ascendance de la révision biblique de Théodulf. On remarque une parenté certaine du texte de la Bible de Saint-Germain avec les familles espagnoles de manuscrits. L'apparat critique de *l'editio maior* de la Vulgate montre également que pour les autres Bibles de Théodulf, celui-ci privilégie souvent les solutions espagnoles lorsqu'il doit trancher entre plusieurs leçons. Cependant il existe également des liens importants avec les textes alors en circulation en Northumbrie ou en Italie.

Enfin, les corrections apportées par les gloses marginales sont souvent extrêmement minutieuses et témoignent d'une grande attention du correcteur pour les textes hébreu et latin⁴³. Les choix opérés par Théodulf et son correcteur se distinguent des choix de Jérôme. Théodulf revient systématiquement à une traduction très littérale. Les corrections de la Bible de Saint-Germain constituent des propositions beaucoup plus proches du texte hébreu que les choix opérés par Jérôme et ses continuateurs. Jérôme refuse les traductions littérales et s'attache dans sa traduction à rendre avant tout le sens général d'une phrase, privilégiant l'élégance des tournures, variant les expressions. Théodulf, dans son travail de révision,

³⁹ Pour les débats sur l'origine de Théodulf, voir Ann FREEMAN, "Theodulf of Orleans, a Visigoth at Charlemagne's court", dans Jacques FONTAINE et Christine PELISTRANDI (éd.), *L'Europe héritière de l'Espagne wisigothique*, Madrid, Casa de Velázquez, 1992, pp. 185-194. Et sur le *scriptorium* de Théodulf, on peut se reporter aux articles précédemment cités de B. Fischer, ainsi qu'à la monographie d'Elisabeth DAHLHAUS-BERG, *Nova Antiquitas et antiqua novitas. Typologische Exegese und isidorianisches Geschichtsbild bei Theodulf von Orleans*, Cologne, 1975, pp. 61-72.

⁴⁰ Les Bibles de Théodulf donnent toutes le livre de Baruch, placé à la suite du livre de Jérémie, alors que Baruch manque dans les autres Bibles carolingiennes, et en particulier dans les Bibles alcuiniennes. Théodulf ne fait pas réaliser une nouvelle traduction de Baruch, mais reprend une forme vieille latine probablement transmise par un manuscrit espagnol.

⁴¹ Ces corrections apparaissent dans deux manuscrits: celui de la Bible de Saint-Germain, et dans les fragments de la Bible de Carcassonne.

⁴² La Bible de Saint-Germain est conservée à Paris: BnF, *lat.* 11937.

⁴³ Certaines remarques sont très fines, mais simultanément on relève également des erreurs grossières, révélant une ignorance des structures fondamentales de l'hébreu. Ce constat est difficile à expliquer. Théodulf s'est-il attaché le concours de plusieurs correcteurs?

cherche avant tout à retrouver *l'Hebraica Veritas* et la traduction de Jérôme, mais leur conception de la traduction diffère. Lorsqu'il fait corriger le texte biblique par un hébraïsant, Théodulf suppose que le texte hiéronymien a été corrompu au cours des siècles au fur et à mesure des copies réalisées, ce qui est vrai pour certains passages. Mais à certains endroits, il s'éloigne du texte hiéronymien en voulant rétablir *l'hebraica veritas* qu'il conçoit comme une traduction littérale.

Pour conclure sur la révision de Théodulf, on peut rappeler qu'il est difficile de parler d'un texte théodulfien: les six Bibles de Théodulf transmettent six états différents du texte. Les variantes d'un manuscrit théodulfien à l'autre sont plus importantes que les variantes existant entre deux textes de la famille alcuinienne. Théodulf ne cesse de travailler à améliorer le texte et modifie constamment des passages qu'il a déjà corrigés, au risque de finalement les corrompre. Cette caractéristique du travail de Théodulf est déroutante: l'apparat critique constitué laisse une impression d'inachevé, de confusion. Et parfois, entre différentes leçons relevées, Théodulf ne tranche pas: il se contente de livrer le résultat de ses recherches à ses lecteurs, leur donnant ainsi les outils pour mener une réflexion sur le texte biblique. L'évêque d'Orléans conçoit ses Bibles comme des instruments de travail en vue d'une réflexion théologique, exégétique, et ne les imagine pas comme des instruments figés: au contraire, ses Bibles sont destinées à évoluer au fur et à mesure des études bibliques. Peut-être son expérience acquise lors de la rédaction des *Libri Carolini* joue-t-elle ici un rôle? Cette méthode de travail novatrice et cette attitude critique vis-à-vis de la Bible ont pu déconcerter certains contemporains et constituer ainsi un élément d'explication de la diffusion relativement limitée des Bibles de Théodulf.

Conclusion: l'héritage de la réforme carolingienne

Ainsi l'héritage de la réforme carolingienne en ce qui concerne l'histoire de la vulgate est-il très important. Appliquant à la Bible le désir d'unification qui caractérise sa politique, Charlemagne souhaite que toutes les Eglises possèdent le même texte biblique, corrigé et purifié. Au milieu du VIII^e siècle, le texte de la vulgate est surtout concurrencé par le texte italien de la *Vetus Latina*, dans ses différentes versions; mais d'autres textes circulent en Espagne, dans les îles britanniques ou dans le nord de la France. Deux formes du psautier, romaine ou gallicane, sont en usage. On trouve, comme le déplore Samuel Berger "un mélange désolant de textes excellents et de textes détestables, quelquefois deux traductions du même livre juxtaposées, les anciennes versions mêlées à la vulgate dans une confusion indicible et les livres de la Bible copiés dans chaque manuscrit dans un ordre différent"⁴⁴. Les conditions politiques et culturelles créées par Charlemagne permettent au texte de la vulgate de s'imposer au détriment des versions vieilles latines, grâce surtout à l'étonnante postérité du texte alcuinien, sans que pour autant les anciennes versions ne disparaissent totalement comme en témoignent les citations relevées dans l'œuvre d'Hincmar⁴⁵.

C'est sur ce dernier point que j'insisterai pour conclure. La réforme carolingienne, voulue par Charlemagne, constitue une rupture dans l'histoire de la transmission du texte biblique dans la mesure où désormais c'est la version de saint Jérôme, c'est-à-dire la vulgate, qui est considérée comme la référence en matière de traduction biblique. Pourquoi se répand alors l'idée qu'un texte unifié de la Bible est nécessaire et pourquoi cette idée s'impose-t-elle

⁴⁴ Samuel BERGER, *Histoire de la Vulgate pendant les premiers siècles du Moyen Age*, Paris, 1893.

⁴⁵ Jacques DEVISSE, *Hincmar, archevêque de Reims*, Genève, 3 vol., 1976, p. 1239 sq., cité par Pierre RICHELÉ dans son article "Instruments de travail et méthodes de l'exégète à l'époque carolingienne", dans LOBRICHON et RICHELÉ (éd.), *op. cit.*

aussi facilement? Des entreprises antérieures d'unification du texte biblique ont existé mais n'ont pu s'imposer; Jérôme lui-même n'a pas réussi à faire reconnaître la valeur de son travail par ses contemporains. Le contexte politique carolingien est très différent: les lettrés carolingiens dans leur entreprise de révision, de purification et d'unification du texte biblique bénéficient des succès politiques de Charlemagne⁴⁶. Les entreprises de révision du texte biblique carolingiennes se nourrissent des prétentions idéologiques de l'Empereur, pour qui la révision biblique participe de la *renovatio imperii*, visant à restaurer l'Empire romain dans sa splendeur, et de la réforme religieuse du royaume. Tel le roi Josias, Charlemagne rétablit la Loi⁴⁷ à l'intérieur de l'Empire, et diffuse le texte sacré, dans la cadre de cette réforme religieuse qui exige la purification et l'unification des pratiques religieuses et la réorganisation des cultes.

La réforme religieuse voulue par Charlemagne est donc un succès si l'on se place du point de vue de l'histoire du texte biblique. Les Carolingiens lèguent un texte biblique corrigé et mis en ordre. Les livres bibliques se succèdent selon un canon fixe, même si on relève des divergences entre Bibles alcuiniennes et Bibles théodulfiennes. Les Bibles carolingiennes, et celle d'Alcuin en particulier, offrent aux siècles suivants un modèle précis de la Bible en tant qu'objet matériel: un format donné, un mode d'organisation et de décoration précis. Mais l'influence considérable de ces Bibles se mesure surtout à la domination désormais en Occident de la traduction de Saint Jérôme. Certes, pour nuancer, des versions vieilles-latines du texte biblique continuent à circuler. Versions vulgate et vieilles-latines coexistent encore, et il y a même rivalité entre les versions carolingiennes elles-mêmes. Les révisions bibliques de Maudramne, d'Angilram et celle de Théodulf, de grande qualité scientifique, ne peuvent faire face à la concurrence des Bibles alcuiniennes, qui s'imposent grâce à l'extrême vitalité du *scriptorium* de Tours et à la grande qualité des bibles alcuiniennes sur le plan matériel.

Finalement, la grande avancée de la réforme carolingienne c'est d'avoir permis une interrogation féconde sur le texte biblique. Avec le renouveau des études encouragé par Charlemagne et son entourage, les lettrés prennent conscience de la richesse de l'héritage biblique et patristique qu'ils possèdent, mais aussi de la difficulté d'établir le texte biblique. Au cours de ces années prospères, les interrogations sur le texte biblique se diffusent largement. Ce renouvellement des études bibliques rend possible le formidable développement des études exégétiques à l'époque carolingienne. La première génération de lettrés carolingiens, celle de Maudramne, d'Alcuin et de Théodulf, s'intéresse principalement au texte biblique, même si Alcuin rédige aussi des commentaires bibliques, et offre aux générations suivantes, celles de Raban Maur, d'Angélome de Luxeuil, d'Haymon d'Auxerre, de Paschase Radbert, un texte biblique corrigé et des réflexions fécondes autour de ces questions. Dans ce contexte favorable, Claude de Turin, Raban Maur, Angélome de Luxeuil, Haymon d'Auxerre, Paschase Radbert, par exemple, rédigent des commentaires bibliques monumentaux d'une grande importance pour les générations à venir, et renouvellent considérablement le commentaire exégétique.

⁴⁶ Guy LOBRICHON le souligne en introduction de son article "Le texte des Bibles alcuiniennes", cité note 1.

⁴⁷ Dans *l'Admonitio Generalis*, Charlemagne est comparé au roi Josias, roi de l'Ancien Testament qui redécouvre et promulgue les lois du Deutéronome. Cette dimension législative est importante et permet à Charlemagne de légitimer son action à l'intérieur de l'Empire qu'il constitue. Cf. article d'Isabelle ROSÉ, "Le roi Josias dans l'ecclésiologie politique du haut Moyen Age", *Mélanges de l'Ecole Française de Rome*, t. 115, n°2 (2003), 683-709.